

LA FASCINATION DE LA BEAUTÉ DÉARMÉE

Notes de l'Assemblée avec les responsables
de Communion et Libération en Italie
Pacengo di Lazise (Vérone), 15 février 2015

par Julián Carrón

« Mais, nous chrétiens, croyons-nous encore dans la capacité de la foi que nous avons reçue à exercer un attrait sur ceux que nous rencontrons et dans la fascination gagnante de sa beauté désarmée ? » (J. Carrón, « Le défi du vrai dialogue après les attentats de Paris », paru dans le *Corriere della Sera*, 13 février 2015, p. 27). Il ne faut pas donner cette question pour acquise. En effet, chaque fois que, devant telle ou telle situation, nous nous demandons quoi faire, nous prouvons que nous n'avons pas encore répondu à cette question. Rien ne l'atteste plus que ce « que faire ? ». Il y a une seule chose à faire, une seule : nous convertir, nous laisser conquérir encore par cette fascination, qui est la seule raison pour laquelle nous sommes ici. Tout le reste en découle. À un moment donné, la fascination de la foi nous a conquis, la fascination de sa beauté désarmée, comme le rappelait hier l'Évangile : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni sandales, et ne saluez personne en chemin [désarmés, sans rien d'autre à porter dans nos yeux, dans chaque fibre de notre être, que ce qui nous a conquis] [...]. Dans toute ville où vous entrerez et où vous serez accueillis, mangez ce qui vous est présenté. Guérissez les malades [c'est-à-dire portez la nouveauté qui guérit toute maladie de cette maison ; ce n'est pas une exagération : quand quelqu'un de changé entre dans une maison, il guérit les maladies] [...], et dites-leur [après avoir guéri, parce que seulement alors ils peuvent comprendre] : “Le règne de Dieu s'est approché de vous” » (Lc 10,3-9). Un événement se produit et les gens peuvent alors comprendre le contenu de ce message. D'abord, cela arrive, puis on comprend ; c'est précisément parce que cela arrive que l'on comprend. Cela a toujours été la méthode, mais maintenant c'est encore plus crucial. Pourtant – et don Giussani n'a pas cessé de nous le dire – c'est comme si à un moment donné, sans nous en rendre compte, nous prenions cette fascination pour quelque chose d'autre.

En 1982, lors des premiers Exercices de la Fraternité après sa reconnaissance pontificale, don Giussani disait : « Vous êtes devenus grands : tandis que vous vous êtes assurés une compétence humaine dans votre profession, il y a comme la possibilité d'un éloignement vis-à-vis du Christ (par rapport à l'émotion d'il y a bien longtemps, de certaines circonstances d'il y a bien longtemps, surtout) [c'est-à-dire qu'il n'y a plus cette vibration du début, il n'y a plus cette fascination à communiquer, il n'y a plus l'émotion d'il y a bien longtemps]. Il y a comme un éloignement vis-à-vis du Christ, excepté à quelques moments déterminés. Je veux dire qu'il y a un éloignement vis-à-vis du Christ, excepté lorsque vous vous mettez à prier [ce qui est souvent comme un ajout] ; il y a un éloignement du Christ, excepté lorsque, supposons, vous vous mettez à faire des œuvres en son nom, au nom de

l'Église ou au nom du mouvement [avec cela, comme l'a dit le cardinal Ratzinger, nous pouvons souvent couvrir cette distance]. C'est comme si le Christ était loin du cœur. On pourrait dire avec un vieux poète du Risorgimento italien : "Étant pris par bien d'autres préoccupations", notre cœur est comme isolé, ou mieux, Jésus Christ reste comme isolé du cœur, excepté au moment de certaines œuvres (un moment de prière ou un moment d'engagement, quand il y a une réunion générale ou qu'il faut tenir une école de communauté, etc.). Cet éloignement du Christ par rapport au cœur, excepté à certains moments où sa présence semble agir, entraîne aussi un autre éloignement, qui se révèle dans une gêne latente entre nous – même entre mari et femme –, dans une gêne latente réciproque. [...] L'éloignement du Christ par rapport au cœur rend éloignés ce qu'il y a de plus profond du cœur de l'un et ce qu'il y a de plus profond du cœur de l'autre, excepté dans ce que vous faites ensemble (il faut s'occuper de la maison, des enfants, etc.) » (L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, février 2007, p. 2). Dès lors, face aux défis, nous sommes anxieux parce qu'« il faut bien agir », comme on dit. Mais c'est inutile, notamment parce que nous sommes confrontés à cet effondrement des évidences dont nous parlons depuis des mois, immergés que nous sommes dans ce creuset de cultures, religions, visions du monde si différentes que nous appelons « multiculturalisme ». Dans ce contexte, cet espace de liberté qu'est notre Europe est menacé par ceux qui veulent imposer par la violence leur propre vision des choses, comme vous l'avez sûrement vu ce matin encore à la une de tous les journaux à propos de ce qui s'est passé à Copenhague. Voilà pourquoi je me demande : est-ce que tous ceux qui nous rencontrent trouvent quelque chose qui soit capable d'attirer leur humanité, de provoquer leur raison et leur liberté ? « Un grand néant », « un vide profond » règne chez beaucoup. Nous voyons à quel point il est vrai qu'il n'y a pas d'autre évidence que ce néant, parce que rien n'est à même d'attirer assez les gens, si bien que, souvent, la vie se termine dans la violence. C'est face à ce néant que chacun de nous et notre société se trouvent : toute réponse imaginée devra vérifier si elle est à même d'entamer ce vide. Tout le reste n'est que distraction.

Comme le dit don Giussani, la première bataille se joue en nous. Si nous avons perdu la fascination de la foi, après en avoir fait l'expérience, si nous nous retrouvons avec le cœur détaché du Christ, que pouvons-nous offrir aux autres ? Mais pensons-nous vraiment que si cette fascination ne resplendit plus en nous et à travers nous, si notre cœur s'est éloigné du Christ, nous pourrions répondre à la situation que nous venons de décrire en faisant autre chose ? Avec la perspicacité qui le caractérise, don Giussani avait vu notre erreur et, aujourd'hui encore, il nous dit : nous pouvons être ici, engagés dans bien des choses, mais cette fascination a disparu, notre cœur s'est détaché de Lui.

Voilà la véritable question, mes amis. C'est pourquoi la circonstance historique actuelle est une occasion unique pour nous : est-ce que les hommes qui nous rencontrent peuvent être attirés par la vérité que nous portons au point de réveiller et provoquer leur raison et leur liberté ? Cette interrogation indique qu'il faut toujours plus approfondir la conscience de la nature du rapport entre la vérité, la raison et la liberté. Le problème est qu'il ne suffit plus de répéter ces mots, si nous ne comprenons pas ce qui les lie et ce que nous entendons par vérité, ce que nous

entendons par raison, ce que nous entendons par liberté. Nous le voyons bien, d'autres aussi se proposent de défendre la vérité ou appartiennent à quelque chose qui leur fait dire qu'ils portent la vérité ; mais au nom de leur vérité, ils commettent des actes qui sont absolument inqualifiables. Ainsi, si le rapport entre vérité, raison et liberté n'est pas clair, toute forme d'appartenance devient suspecte. Ces mêmes mots peuvent se décliner de différentes manières. Si cela n'est pas clair, ce n'est pas en répétant certains termes que l'on parviendra à introduire des éléments réels qui puissent répondre au vide. En conséquence, comme je viens de le dire, il faut nous rendre compte du rapport entre vérité et liberté. Tout au long de l'histoire chrétienne, nous avons dû apprendre « qu'il n'y a pas d'autre accès à la vérité que par la liberté » (J. Carrón, « Le défi du vrai dialogue... », op. cit.).

Il est crucial de comprendre le lien qui unit ces deux notions, parce que sinon elles ne sont que des mots juxtaposés. Il est nécessaire d'approfondir la manière dont la vérité peut être à même d'attirer la liberté et d'accomplir la raison. La vérité, en effet, n'est pas une définition, ni une doctrine qui réveille la liberté de l'autre par le fait même que je l'affirme. Comme don Giussani nous l'a toujours dit, si une définition n'est pas une conquête qui a déjà eu lieu dans l'expérience, c'est l'imposition d'un schéma. Si une définition juste n'est pas conquise de l'intérieur de l'expérience, elle est facilement perçue par les autres comme l'imposition d'un schéma, de sorte qu'ils se défendent. Mais le christianisme n'est pas une définition, « ce n'est pas une théorie de la Vérité, dit Guardini, ou une interprétation de la vie. Il est cela aussi, mais ce n'est pas en cela que consiste son noyau essentiel. Ce dernier est constitué par Jésus de Nazareth, par Sa vie concrète, Son œuvre, Son destin » (R. Guardini, *Das Wesen des Christentums. Die menschliche Wirklichkeit des Herrn* [L'essence du christianisme, *ndt*], Matthias-Grünwald, Mainz 1991, p. 14). La vérité est donc une personne. Songez au dialogue entre Jésus et Pilate : *Quid est veritas ?* Qu'est-ce que la vérité ? *Vir qui adest*, un homme ici présent, une présence. Voilà pourquoi, comme le dit le pape François, on saisit la vérité dans un rapport, dans une rencontre.

S'il y a quelqu'un qui peut bien le comprendre, c'est nous. Le film avec les images et les paroles de don Giussani (qui sera joint au *Corriere della Sera*) en est une preuve supplémentaire. Avec don Giussani, c'est une rencontre. Le christianisme se communique au moyen d'une rencontre. C'est notamment lui qui disait : « Ce qui manque n'est pas tellement la répétition verbale ou culturelle de l'annonce. L'homme d'aujourd'hui attend peut-être de manière inconsciente l'expérience de la rencontre avec des personnes pour qui le fait du Christ est une réalité si présente que leur vie en est transformée. [Il suffirait de regarder cette phrase : "Ce que l'homme attend, aujourd'hui plus que jamais, peut-être de manière inconsciente, est l'expérience d'une rencontre avec des personnes pour qui le fait du Christ est une réalité si présente que leur vie en est transformée". Si la vie n'est pas réellement changée, même si nous répétons verbalement ou culturellement l'annonce, rien ne bouge, ni en nous ni en ceux que nous rencontrons.] L'homme d'aujourd'hui ne peut être secoué que par un impact humain : un évènement qui est l'écho de l'évènement initial, lorsque Jésus leva les yeux et dit : "Zachée, descends, je viens chez toi". Ainsi, le mystère de l'Église, qui nous est transmis depuis deux mille ans, doit toujours de nouveau se manifester par grâce, doit toujours se manifester comme une

présence qui met en mouvement, c'est-à-dire comme mouvement, comme un mouvement qui, par nature, rend plus humaine la manière de vivre le contexte dans lequel il se produit [les gens reconnaissent que le christianisme arrive parce qu'il y a une présence qui rend le contexte de vie plus humain]. À ceux qui sont appelés arrive quelque chose d'analogue à ce qui fut le miracle pour les premiers disciples. L'expérience d'une libération de l'humain accompagne toujours la rencontre avec l'évènement rédempteur du Christ » (*L'avvenimento cristiano*, Bur, Milan 2003, p. 23-24). La libération de l'humain accompagne la rencontre chrétienne parce que c'est une rencontre qui libère, c'est une rencontre avec la vérité qui réveille la liberté, qui attire la liberté, et donc qui libère. Autrement, nous ne pouvons pas parler de rencontre chrétienne.

Kierkegaard disait : « Le christianisme est un message existentiel [...] il s'agit de devenir un chrétien ou de continuer à l'être, et la plus dangereuse illusion est que l'on soit si sûr d'être un chrétien qu'on veuille protéger toute la chrétienté » contre ses adversaires « au lieu de protéger en soi la foi contre l'illusion » des adversaires (S. Kierkegaard, *Post-scriptum final non-scientifique aux miettes philosophiques*, Gallimard, Paris 2002, p. 490).

Nous ne nous en tirons pas avec un simple discours culturel, avec un message culturel, sinon Dieu aurait pu épargner l'incarnation à Son Fils : il aurait pu nous envoyer son message par la poste, Il se serait épargné Lui aussi ! En devenant homme, en prenant chair, le Christ a choisi la méthode pour communiquer la vérité : en se dépouillant de toute forme de puissance qui n'était pas la splendeur du vrai, il a témoigné de manière désarmée la fascination de la vérité. Pour cette raison, si nous ne lions pas l'appartenance au témoignage, nous pourrions difficilement apporter une contribution réelle à la situation de nos frères les hommes : ce n'est qu'à travers notre témoignage que les autres peuvent reconnaître notre appartenance en tant que défi positif à leur raison et à leur liberté. Mais cette fascination du vrai, cette splendeur de la vérité, ce n'est pas moi qui les produis, parce que seul celui « qui me suit recevra le centuple », comme la liturgie nous l'a répété hier. Cette fascination initiale se maintient en nous si nous suivons réellement. Nous voyons que nous suivons à cause de la fascination que notre présence suscite chez les autres : en effet, ce sont les autres qui nous disent à quel point ils sont fascinés en rencontrant beaucoup d'entre nous.

C'est pourquoi il me semble que l'article paru dans le *Corriere della Sera* est une synthèse de la proposition que nous nous faisons et que nous adressons à tous. « Face aux événements de Paris, l'opposition au nom d'une idée, même juste, est stérile. » En effet, sans un témoignage qui défie la liberté, les gens auront du mal, avec autre chose, à émerger du vide dans lequel ils sont plongés. Ce qui est en jeu ici, c'est que cet espace de liberté qu'est l'Europe ne soit pas « un espace vide, un désert de propositions de vie », mais un lieu où l'on peut témoigner de la fascination du vrai, de cette fascination qui nous sort du néant, nous les premiers, parce que nous sommes les premiers à nous détacher du Christ, tout en restant dans le mouvement et en étant très actifs, comme nous l'a dit don Giussani en 1982. Ainsi seulement, l'Europe pourra être « le lieu d'une rencontre réelle entre propositions de

sens, quoique différentes et variées », un espace de liberté « pour se dire, chacun ou ensemble, devant tout le monde ». « Que chacun mette [donc] à disposition de tous sa vision et sa manière de vivre. Ce partage nous fera nous rencontrer à partir de l'expérience réelle de chacun et non pas des stéréotypes idéologiques qui rendent le dialogue impossible » (J. Carrón, « Le défi du vrai dialogue... », op. cit.).

Comme on ne comprend pas ce que nous avons rappelé jusqu'ici, on ne comprend souvent pas non plus le Pape, sa préoccupation et son témoignage. On ne saisit pas la portée de ce qu'il a dit : « Au début du dialogue, il y a [...] *la rencontre*. C'est de celle-ci que naît la première connaissance de l'autre. Si, en effet, on part du présupposé de l'appartenance commune à la *nature humaine*, on peut surmonter les préjugés et les opinions fallacieuses et commencer à comprendre l'autre selon une perspective nouvelle » (24 janvier 2015). Mais cela paraît parfois trop peu, et l'on cherche alors un raccourci pour imposer la vérité plus vite, ce qui n'engendre que confusion, chez les uns ou chez les autres.

La circonstance historique dans laquelle nous vivons est une chance exceptionnelle pour approfondir, nous les premiers, la nature de la vérité qui nous a fascinés. Il ne suffit pas de répéter que la vérité s'est fait chair, si cela n'entre pas dans nos viscères, dans notre manière de vivre le réel, si l'on ne se rend pas compte que la seule manière de communiquer la vérité s'appelle « témoignage », ce qui est exactement ce que dit le Pape : « C'est seulement ainsi que l'on peut proposer dans sa force, dans sa beauté, dans sa simplicité, l'annonce libératrice de l'amour de Dieu et du salut que le Christ nous offre. C'est seulement ainsi que l'on va avec cette attitude de respect à la rencontre des personnes » (7 février 2015). La question décisive à laquelle il faut répondre est donc celle que j'ai posée au début : « Mais, nous chrétiens, croyons-nous encore dans la capacité de la foi que nous avons reçue à exercer un attrait sur ceux que nous rencontrons et dans la fascination gagnante de sa beauté désarmée ? » Dans son Message pour le Carême, le pape François nous rappelle le fait que « cette mission est le témoignage patient de celui qui veut porter au Père toute la réalité et chaque homme en particulier. La mission est ce que l'amour ne peut pas taire. L'Église suit Jésus Christ sur la route qui la conduit vers tout homme, jusqu'aux confins de la terre » (*Message pour le Carême 2015*, 4 octobre 2014).

C'est la foi qui est en jeu aujourd'hui, surtout aujourd'hui. Voilà pourquoi nous allons voir le Pape – nous n'allons pas nous promener à Rome ! Nous allons mendier la foi, qui a son point d'ancrage dans le rapport avec Pierre, à un moment où la personne du Pape semble être mise en discussion par un certain nombre de chrétiens. Comme nous le disions, une appartenance qui ne suit pas est confuse, c'est pourquoi « si quelqu'un ne chemine pas dans notre histoire pour se résoudre soi-même, il crée également des problèmes à l'intérieur de sa communauté [...] [et] le premier symptôme de cela [...] est le fait qu'on ne suit pas le mouvement dans sa direction centrale ! » (L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose. 1979-1981* [Certains de grandes choses, *ndt*], Bur, Milan 2007, p. 21-22) et qu'on ne suit pas l'Église dans sa direction centrale. En nous comportant ainsi, comme je l'ai écrit dans la lettre en perspective de l'audience avec le Pape, nous deviendrions l'une des nombreuses interprétations du christianisme, pensant n'avoir besoin de rien et gérer un christianisme réduit à notre mesure.

Nous nous trouvons tous face à un défi, à une proposition à vérifier : nous allons à Rome en tant que mendiants pour demander la foi. Nous avons toute cette année pour demander à don Giussani, dix ans après sa mort, de continuer à prendre soin de nous pour pouvoir vaincre notre détachement du Christ, parce que si nous ne retrouvons pas sans cesse cette fascination qui nous met en mouvement, nous, figurez-vous ce que nous pourrions mettre en mouvement chez les autres ! « Ce que nous ferons aux autres est une surabondance de ce que nous faisons à nous-mêmes, rien de plus » (*ibidem*, p. 22), nous rappelle don Giussani.

Le pèlerinage à Rome sera une occasion pour tous si chacun de nous, dans son environnement, communique les raisons de ce geste, c'est-à-dire nos raisons de mendier pour le véritable besoin que nous avons. Nous allons voir le Pape parce que, sans ce lien avec lui, une expérience comme celle du mouvement n'existerait pas. Le fondement ultime de cette expérience, comme nous l'a toujours rappelé don Giussani, est le lien avec la fragilité de Pierre. Sans ce lien, on ne pourrait même pas imaginer une expérience comme CL ! Aidons-nous donc à être consciemment présents à cet événement, en vivant notre voyage-aller à Rome comme un pèlerinage.